A cette époque là, je venais d'avoir seize ans...

J'habitais un petit village appelé Thicourt entre Morlange et Faulquemont en Moselle. Mes études, que je poursuivais au pensionnat de la providence à Bouzonville avaient été stoppées par la déclaration de guerre de 1939 et l'évacuation de Bouzonville.

Quoi qu'il en soit, la guerre était finie.

Nous étions partis sur les routes en Juin 1940, mais nous ne sommes arrivées qu'à Lunéville, les autorités nous conseillant de ne pas poursuivre, vu que les Allemands avaient contourné la ligne Maginot. Nous sommes donc rentrés sans trop de mal.

Les quelques mois qui suivirent furent assez calmes. Nous voilà donc en Novembre 1940, où l'on commence à parler d'expulsions importantes. Je me trouvais chez une amie, quand la mère de celle-ci me dit : « Tu ferais bien de rentrer, ils (Les Allemands) viennent de faire partir Vigy et il se pourrait que vous partiez aussi ! »

Arrivée à la maison, je trouvai mes parents Emile et Maria, qui avec l'aide de quelques voisins, avaient mis du linge dans des contenaires (récupérés de la bataille du bois de Thionville) et avaient creusé un trou dans un grand cellier à côté de la cuisine qui a été recimenté. Ils avaient également redescellé une marche de l'escalier (déjà descellée en 1914) et cachaient les meilleures bonnes bouteilles (c'est toujours ça qu'ils n'auront pas). Le même soir, alors que nous écoutions la radio anglaise (ma soeur étant sensée faire le gué dehors) nous entendons frapper à la porte et ma mère éteint vite la radio.

C'était l'adjoint au maire Monsieur Payot, qui venait avec un inconnu et nous demandait de l'héberger pour quelques nuits. Ma mère a bien essayé de refuser en disant que d'autres avaient plus de place, mais il a fallu s'incliner. Il nous a dit que c'était le nouveau maire allemand. Vous pensez, la joie, quand nous avons vu son brassard à son bras. Le soir, dans notre chambre, ma mère nous a bien recommandé de ne pas être impolies ...

Auparavant, c'était mon oncle, Mr Corbedaine qui était le maire; il était aussi le sénateur de la Moselle. Nous étions dans une grande peine, car le mari de ma cousine, Georges Berthol venait de décéder presque subitement à 34 ans et devait être enterré le surlendemain après une messe à Thicourt. Après des questions de ma mère, le nouveau maire avait dit que nous ne serions pas expulsés mais on ne le croyait pas.

Il exigeait que nous parlions allemand, mais personne n'en savait un traite mot, de ceux nés après 1918, moi j'en avais bien appris après quelques années à Bouzonville mais je ne m'en vantais pas. Nous arrivons donc au 18 novembre, jour de l'enterrement de Georges.

Dans la matinée, tout le monde se retrouve à l'église et comme à cette époque, les femmes de la famille étaient en grand deuil. Dieu, que c'était triste. L'église était pleine. J'étais chargée de la quête. Le cimetière entoure l'église. Je vais donc quêter "sous le clocher" et à ce moment là, entendant du bruit, quelqu'un ouvre la porte et nous voyons une troupe de soldats en armes qui approchent du portail du cimetière. Je ne sais combien ils étaient. Peut-être une vingtaine, peut-être moins. Quoi qu'il en soit, je me précipite dans l'église vers mon oncle et je lui dis « les

boches arrivent » et lui me répond « Ils n'oseront pas entrer dans l'église. » Il se faisait vraiment des illusions.

Sans aucun respect pour la mort, ni pour le prêtre qui était juste en train de l'encenser,

ils vont stopper la cérémonie en ordonnant à chacun de rentrer chez soi préparer 50 kilos de bagages à main (comme si on pouvait les porter) 2000 francs d'argent (nous avons pris nos précautions en enroulant des pelotes de laine sur des billets et en cousant dans des doublures et chacun suivant son idée) et de se retrouver plus tard à la mairie. C'était la débandade. Plusieurs Allemands nous suivirent à la maison et exigèrent de ma mère qu'elle leur fasse à manger. Elle a juste eu le temps d'enlever ses affaires de deuil et de se changer.

Pendant ce temps, mon père était dans la cave et faisait passer par le jardin des caisses d'apéritifs et de bonnes bouteilles à nos voisins qui ne partaient pas (malgré leurs demandes car ils avaient trois garçons dont, hélas, deux sont restés en Russie).

Donc, ma mère cuisinait, mon père était dans la cave, ma petite soeur Yvonne était partie aider une voisine à rassembler ses affaires. Heureusement, depuis deux jours, nous avons fait un tri dans ce que nous pourrions emporter, et Odile, ma seconde soeur, et moi avons déjà bouclé nos bagages. Ma mère pleurait car elle ne voulait pas abandonner ses chiens et ses chats mon père lui disait qu'il laissait bien les vaches et le reste. J'ai oublié de dire que nous avons un restaurant qui se portait bien.

Nous voilà donc, pratiquement tout le village, rassemblé à la mairie dans la salle d'école. Certains hommes qui ne buvaient pourtant pas, avaient bu un petit coup, avant de tout laisser. L'attente nous a semblé très longue. Enfin, les bus sont arrivés. On a rassemblé les gens par famille et nous sommes partis. Aux questions des parents qui demandaient où ils nous emmenaient, ils refusaient de répondre. En traversant le village, on entendait les vaches meugler, les chiens aboyer; tout le monde était silencieux ou pleurait. Allons nous aller en Allemagne ou en France? Cela devait être tellement dur pour les grands-parents (moi je n'en avait pas) et pour les parents de tout laisser derrière eux, maisons, terres, animaux, morts (dans les cimetières) ... pour partir dans l'inconnu, à leur âge. Et ces vieillards malades, que devaient-ils ressentir? Nous, nous étions jeunes, nous ne nous rendions pas très bien compte. Pendant un temps assez bref, c'était un peu l'aventure.

Arrivés à la gare de triage (c'était vraiment du triage), il arrivait des bus et des camions. C'était fin Novembre, il faisait froid. Il fallait que les parents aillent dans les bureaux? il fallait faire attention à ne pas se séparer. Enfin, il faisait nuit, on nous a dirigés vers des trains (3^e classe, banquettes en bois) dans lesquels nous allions passer 3 jours et 2 nuits.

Nous avons réussi à avoir un compartiment pour nous 5. A la gare, ils avaient mélangé des villages dans les trains. Pendant le voyage, on nous mettait fréquemment sur des voies de garage pour laisser passer des convois. Jusqu'à la ligne de démarcation, chaque wagon était gardé par un soldat en armes. A Lyon, nous sommes restés très longtemps. On nous a apporté des boissons chaudes, on a relevé les renseignements nous concernant etc, et nous sommes repartis. Les journées et les nuits étaient longues et froides. Où allions nous atterrir? Les paysages étaient nouveaux, personne n'avait jamais vu la mer. A Béziers, nous avons eu un petit accident, un wagon a déraillé et s'est à moitié couché, retenu par les pylones, et le train continuait toujours. A savoir si eux même savaient où nous emmener.

Un moment donné, il y a eu de fortes discussions dans le train. On avait entendu que l'on allait dans les Landes et personne n'était d'accord, car on savait qu'il y avait des boches dans les Landes. Enfin, nous nous sommes arrêtés près de Barbotan-les-thermes dans le Gers.

D'autres étaient descendus ailleurs. Nous n'étions pas très nombreux, je crois qu'il y avait aussi des gens d'Araincourt, la famille Champigneulle, je crois de Courcelle-Chaussy. Nous étions sales, fatigués. On ne peut pas dire que nous ayons été bien reçus à Barbotan. Vous savez que c'est une station thermale où il y avait quelques très beaux hôtels, vides à cette époque, mais vous pensez bien, pas pour nous. Nous avons été disséminés dans quelques petites pensions de famille, et pendant un moment, nous mangions à la roulotte. A ce moment là, nous nous sommes rendus compte que notre petit village avait été disséminé en plusieurs points, Gers, Aveyron ... et la majeure partie à St Céré dans le Lot où il étaient bien. Comme on disait à Barbotan « vous comprenez, après les espagnols et les belges... » Je dois admettre que notre logeuse, Mme Pagès, était très gentille, mais nous étions tous vraiment à l'étroit, comme le Gers était très pauvre, qu'il n'y avait pas grand chose à manger et pas d'éventualité de travail, les quelques familles de Thicourt on rejoint, en mars 1941, St Céré, où nos compatriotes nous avait trouvé des appartements.

Et la nouvelle vie commençait.

Mais ceci est une autre histoire ...

texte de Mamy

dicté à Jean-Baptiste